



Le Théâtre

La danse du diable

(Néocaubertisme)

AVOUONS-LE : on parlait battu d'avance. Battu par le temps, bien sûr. Cette pièce, on l'avait vue quand ? Il y a quinze, vingt ans ? ou plus ? Caubère l'a créée en 1981 : ça ne le rajeunit pas, et nous non plus. On s'y rendait en ancien combattant qui ressasse ses vieux souvenirs.

Ah, quelle claque c'était, cette « Danse du diable » ! Quoi, vous ne l'avez pas vue à l'époque ? Vous ne savez pas ce que vous avez raté. Elle vous aurait fait pleurer de rire. Pleurer, littéralement, comme jamais auparavant. Et vous aurait touché, au cœur. Ça n'est pas pour rien que, partout sur scène aujourd'hui, on voit des tas de jeunes comédiens faire du Caubère, lui piquer des trucs, essayer de s'en approcher, en tout cas s'en inspirer : il avait du génie, n'ayons pas peur du mot.

Avec cette pièce, il inventait quelque chose d'entièrement nouveau : un style, une voix, un regard, une manière d'habiter seul la scène et d'y faire surgir toute une farandole de personnages plus vrais que vrais.

Mais de l'eau a coulé sous le pont Mirabeau. Depuis, il a monté d'autres pièces, dont certaines nous ont laissés perplexes. Quand il a déclamé des poèmes d'Aragon pendant des heures... Quand il a emprunté les mots de Suarès pour chanter Marseille... Avec le temps, va, tout s'en va... Certes, « Le bac 68 » nous avait réconciliés avec le grand Caubère (« Le Canard », 15/7/15)...

Mais, retrouver cette « Danse du diable », c'était autre chose. C'était avec cette pièce qu'il avait entamé l'incroyable aventure de théâtre autobiographique qui fut la sienne, ce roman d'un acteur composé de onze chapitres de trois heures chacun. Celle où apparaissent pour la première fois sa mère, au chiffon bariolé sur l'épaule, sa sœur Isabelle, son copain Robert, où il rejoue ses débuts au théâtre avec sa prof Micheline et son pote Bruno Gaillardini... On allait les retrouver avec plaisir, c'était sûr. Et revoir les grandes scènes d'anthologie que sont le concert de Johnny au parc Borély, l'arrivée de De Gaulle dans la chambre de Ferdinand, le décollage de l'avion... Mais,

c'était à craindre, sans la magie première.

Et voilà que, stupeur, la revoilà. Pleurs de rire à nouveau, jubilations sans frein, cascade d'enchantements : tout comme au premier jour. Comment expliquer ce miracle ? Quand il l'a créée, Caubère avait 31 ans, il était proche encore de sa jeunesse, qu'il évoquait avec ardeur, et un jeu très physique, convoquant mime, grimaces et contorsions. Il a aujourd'hui 66 ans. La voix n'a pas changé, dont il fait toujours ce qu'il veut.

Mais l'instrument primordial de l'acteur, le corps, s'est fait moins souple, les rides se sont creusées, un rien d'embonpoint est apparu. Comment garder la même virtuosité quand le stradivarius est usé ? N'a-t-il pas claqué son tendon d'Achille il y a trois ans en répétant cette « Danse » ?

Il est revenu sur le métier. A opéré quelques changements sur le texte et le jeu. Et tout est là, de nouveau, intact. On ne s'aperçoit de rien. On ne sent pas l'effort. Pourquoi pense-t-on alors à Cabu ? Quand tant d'autres peinent

à animer leurs personnages, il lui suffisait de trois coups de crayon pour leur donner vie, spontanéité, mouvement. Caubère a ce même don stupéfiant. Du coup, on oublie son âge. Il n'a plus d'âge. D'ailleurs, il est passé de l'autre côté : il est bien plus âgé que ne l'a jamais été sa mère.

C'est elle le personnage central de la pièce. Elle est insupportable. Une bourgeoise provinciale bourrée de préjugés. Très à droite. Qui pardonnerait volontiers à Pétain. Méchante envers ses enfants. Etouffante. Et en même temps d'une incroyable fantaisie. Toute la drôlerie de Caubère, son ébouriffante inventivité, son art de l'hénaurme et de la caricature, on sent bien qu'il les tient d'elle. Elle, si attachante au fond. Et ce spectacle prend, avec le temps, une densité nouvelle : avec toute sa force comique et sa puissance d'évocation, il se fait liturgie, magnifique chant d'amour filial. On pleure de rire, on finit en larmes.

Jean-Luc Porquet

● A l'Athénée, à Paris. En alternance avec « Le bac 68 ».